

NOUVEAUTÉ



Entretien

Rencontre avec Younil

par
Bouba Tabti-Mohammed

Younil, *L'œil du chacal*. Alger :
Éditions Barzakh, 2000.

Nous avons rencontré à Alger, où elle est née en 1965, où elle est allée à l'école, où elle vit toujours, une jeune femme, vive et fantasque, à la fois déterminée et fragile, jetant sur le monde qui l'entoure un regard que sa riche imagination transforme sans cesse. Elle aime le dessin, les formes, les visages, et la musique qu'elle a étudiée pendant deux ans la transporte de joie. Pour elle l'écriture n'est pas une pratique anodine, elle s'y implique totalement, physiquement, comme elle le souligne souvent, avec une très grande exigence dont témoigne *L'œil du chacal*, l'ouvrage qu'elle vient de publier à Alger. Elle avance masquée sous un pseudonyme curieux : Younil.

Bouba Tabti-Mohammed —
*Pourquoi un pseudonyme et
pourquoi celui-là?*

Younil — C'est un masque, oui, en partie pour me préserver mais aussi pour affirmer qu'il y a une personne nouvelle, autre, qui existe par son écriture : c'est un double, en quelque sorte. Quand j'avais 15 ans, j'ai dit à ma mère : "appelle-moi Younil" et récemment ce nom s'est imposé de lui-même, la mémoire revenue.

B. T.-M. — *Par quel chemin en
vient-on à l'écriture? Qu'est-ce qui
en fait naître le désir?*

Y. — Du plus loin que je me souviens, j'ai eu ce désir d'écriture. Vers 20 ans, j'ai su avec certitude que j'écrirais, que la chose se déclencherait. C'était dans mon corps, j'attendais : le travail se faisait dans l'inconscient. A 27 ans, c'est arrivé, je me suis décidée; je savais que ce serait titanesque pour quelqu'un qui n'avait jamais travaillé, ne s'était jamais vraiment concentré sur un objectif de travail.

Je me suis alors prise en main, comme face à un miroir, seule. Ma volonté était décuplée, une grande force est entrée en moi et j'ai dompté un esprit en friche.

J'ai appris en un temps record, en une quinzaine de jours. Il me fallait jongler avec plusieurs textes à la fois. J'ai dû entrer dans l'atmosphère de chaque thème qui s'imposait à moi. Il me fallait saisir au vol, entre mes mains, ce que je portais en moi pour le mettre sur le papier. La sensation est alors physique : mon corps est pris, je joue avec mes mains, je déplace avec ces mains dans l'espace, des pensées que j'écris ensuite. C'est comme un état second, dû à une très forte concentration : tu entres alors dans une autre dimension. Il faut décrire les choses les plus intenses avec le plus de sobriété possible, pour éviter le débordement.

B. T.-M. — *Le choix de fragments qui fait de certains textes des petits contes est-il lié à un désir de concision? Y a-t-il l'envie d'un texte plus ample, ou est-ce dans cette forme où la poésie se mêle à la veine contique que tu te sens à l'aise?*

Y. — Il se fait un travail dans l'urgence, avec un souffle suspendu. Quand je débute un texte, ma respiration se transforme, comme si je plaçais ma pensée, avec une cadence spéciale. Cette concision me semble la base de toute chose pour mon écriture. Je n'aime pas écrire dans la durée qui me stresse, qui me met mal à l'aise.

Je me suis essayée une fois au roman et j'ai écrit une dizaine de

pages mais ce monde des romanciers me reste étranger. Il faut que je fasse un concentré qui me soulage et j'ai besoin de ce soulagement, viscéralement. Ma pensée se heurte à un espace qui me reste interdit, celui du roman, de la durée. Mais en dix lignes, je sens tout un monde, plus comme un peintre que comme un écrivain. Ce que je fais alors me rassure, me rend sereine et me donne la profonde impression que mon esprit a trouvé son assise.

B. T.-M. — *Le choix du titre, qui met en avant un animal si négativement connoté, a-t-il pour fonction de renforcer un certain pessimisme qu'on sent à l'œuvre derrière la légèreté de certaines pages?*

Y. — C'est un titre pour moi ambigu, plein de sournoiserie; cela a été un problème pour trouver un titre et c'est l'éditeur qui a choisi celui d'un poème du recueil. Il a aussi suggéré le choix du dessin de la couverture qui entre en redondance avec le titre.

B. T.-M. — *Les personnages qui reviennent, comme celui du vampire, du Don Juan ou de Casanova ou encore de Don Quichotte ne sont-ils pas parfois encombrants, chargés qu'ils sont de leur histoire antérieure, ou bien as-tu plaisir à les revisiter, à les retravailler?*

Y. — Un plaisir fou. Je n'ai pas lu *Dracula* ni rien sur Raspoutine. Je n'ai pas lu *Les Mille et une nuits* dans leur intégralité mais je les connais comme tout le monde, ils font partie de l'imaginaire collectif.

Ce qui m'est resté de Don Quichotte, c'est un livre pour enfant avec des images du "Chevalier à la triste figure" qui sont restées imprimées en moi, elles ont accompagné mon enfance, mon adolescence.

Je ne les ai donc pas lus et quand je l'aurai fait, j'écrirai encore à leur propos. Ce ne sont pas des réminiscences littéraires mais ce dont je suis convaincue, à l'évidence, c'est que je me sens naturellement dans la tête des autres. J'ai l'impression d'être tout le monde à la fois, je sens tout le monde en moi. Cela me ravit : je suis dans une grande familiarité avec les auteurs, même si je ne les connais pas bien. Je ne joue pas avec ce que j'ai lu, avec ce que je sais mais, plus, avec ce que je sens. C'est un autre monde, magique, où il est question de sensibilité, de flair. Je suis dans une grande clarté d'esprit quand mes sens sont en éveil. Plus rien ne me paraît impossible. On est sans effort dans le monde de l'infini. Tout est limpide mais il faut une concentration extrême, une grande discipline intellectuelle et plus rien d'autre ne compte, c'est la seule réalité. Elle fait son chemin et me libère.

B. T.-M. — *Tu es manifestement hantée par l'Andalousie, sa beauté et sa cruauté. Est-ce nostalgie, chez toi aussi, de la gloire perdue des Arabes ou cela te semble-t-il un motif littéraire particulièrement productif? On pense parfois à Aragon quand on lit ton Andalousie. As-tu été marquée par Le Fou ou*

cette fascination vient-elle d'ailleurs? Du chant, peut-être, de ce flamenco si proche de nos musiques?

Y. — Je venais d'écrire les tout premiers textes quand j'ai lu *Le Fou*. Je suis entrée dans ce livre, en Andalousie dont Aragon m'ouvrait les portes et cela a déclenché la série des textes et poèmes andalous dont seule une partie se trouve dans ce recueil. Cela a été un bonheur merveilleux qui m'a portée et il fallait que je produise ces textes parce que j'étais dans ce bonheur d'être entrée dans le monde qu'il m'a ouvert.

J'aime mélanger le réel, des personnages réels, des faits historiques : je les transforme, les transpose dans mes histoires imaginées. Ils sont prétexte à la création. Je suis portée sur l'histoire.

B. T.-M. — *Mais cette histoire, elle est tellement transformée qu'elle n'est plus qu'un point de départ.*

Y. — Oui, c'est l'imaginaire qui s'en empare. Ce sont des facteurs déclencheurs, comme les images de la télévision, les tableaux.

B. T.-M. — *Et le flamenco? On l'entend presque dans ton livre.*

Y. — Oui, il est inhérent à l'Espagne que je porte dans mes sens. Je la chante avec Don Quichotte, Don Juan, les corridos, l'Andalousie. Dans le second recueil à paraître, j'ai une série de pièces où je mets encore en scène Don Quichotte. Je vais continuer dans cette veine.

B. T.-M. — *Qu'est-ce que tu aimes en lui?*

Y. — Il m'emplit. Aujourd'hui il revient car il m'habite depuis l'enfance. J'ai dû alors être très sensible à ce personnage revu et corrigé par les livres d'enfant que nous avons lus en abondance grâce à ma mère qui m'a ouvert le monde des images, de la lecture, de la musique avec lequel nous étions en grande familiarité, en particulier avec les compositeurs russes.

B. T.-M. — *Pourquoi cette violence présente dans certains textes sous des formes diverses, celle du sérail, de la lapidation — et souvent associée au désir? D'où vient-elle? Ce goût pour les vampires si peu banal, même si on se souvient que c'est une femme qui a inventé le roman noir, est aussi déroutant. A quoi s'est nourri ton imaginaire?*

Y. — Ce sont des incursions à travers le patrimoine de l'humanité; je me glisse dans un sérail qui me semble étrangement familier. Cela me semble normal. Quant à l'association de la sensualité, de l'amour et de la violence: il y a toujours une hache levée au-dessus du personnage. Il y a toujours dans mes personnages un désir de meurtre mais ils sont aussi des victimes, fragiles. Ces personnages irréels ont une densité, un poids plus évidents pour moi que ceux du monde du réel.

B. T.-M. — *Comment une jeune femme équilibrée, si heureuse*

d'écrire porte-t-elle en elle toute cette violence et ces personnages sans cesse au bord du meurtre et de l'autodestruction?

Y. — Sans doute faudrait-il parler du rapport mystérieux et complexe que j'ai entretenu dans mon enfance avec mon entourage, de mon refus instinctif des normes sociales et scolaires. L'écriture, sur ce plan aussi, m'a été salvatrice en me permettant d'évacuer, de contrôler, de transcender ce qu'on porte en soi de sauvage, d'indomptable. Par là, l'esprit prend le dessus sur la bête.



